

Le choix du prénom

Baptiste Coulmont

30 janvier 2006

Dans le cadre d'un cours de première année de licence, intitulé, « Présentation des méthodes de la sociologie », la question du choix des prénoms m'est apparue intéressante pour structurer les différents thèmes qui seraient abordés au long du semestre. Les différents travaux de Besnard et Desplanques (Besnard (1979), Besnard et Grange (1993), Desplanques (1986)) ont en effet montré l'intérêt de l'utilisation des données statistiques sur le prénom. D'autres études ont utilisé le prénom au sein de recherches portant plus précisément sur certaines formes d'acculturation (Hassoun (1995), Kuczynski (1999)) et s'appuyant plus sur l'entretien que sur le recueil de données statistiques.

1 Statistiques

Selon l'expression heureuse de Philippe Besnard, le prénom est un bien gratuit, dont la consommation est obligatoire. Obligatoire : toute personne née sur le territoire français est dotée d'un – ou plusieurs – prénom et leur recueil par l'état civil en fait une chose à l'existence objective. Gratuit : l'étude de la diffusion de certains prénoms, de leur adoption par certains milieux sociaux, de leur abandon par d'autres, permet de repérer « le jugement de classe » sous le « jugement de goût », de saisir « le jugement de goût indépendamment du revenu », de « saisir le goût débarrassé du coût »... Le choix du prénom devient pour Besnard « un acte privilégié de la vie sociale de l'individu qui, en donnant un prénom à ses enfants, se donne ou cherche à se donner une identité sociale » (Besnard, 1979, 347).

1.1 Une instabilité grandissante

Le palmarès des dix prénoms les plus donnés par période de 5 ans (que l'on trouve dans l'article de Desplanques et dans les ouvrages de Desplanques et Besnard) permet de souligner le passage d'une époque à une autre. Au début du vingtième siècle, ce palmarès est stable : entre une période et une autre, seuls quelques prénoms disparaissent. Les dix prénoms les plus donnés représentent plus d'un enfant sur trois. Au début du vingt-et-unième siècle,

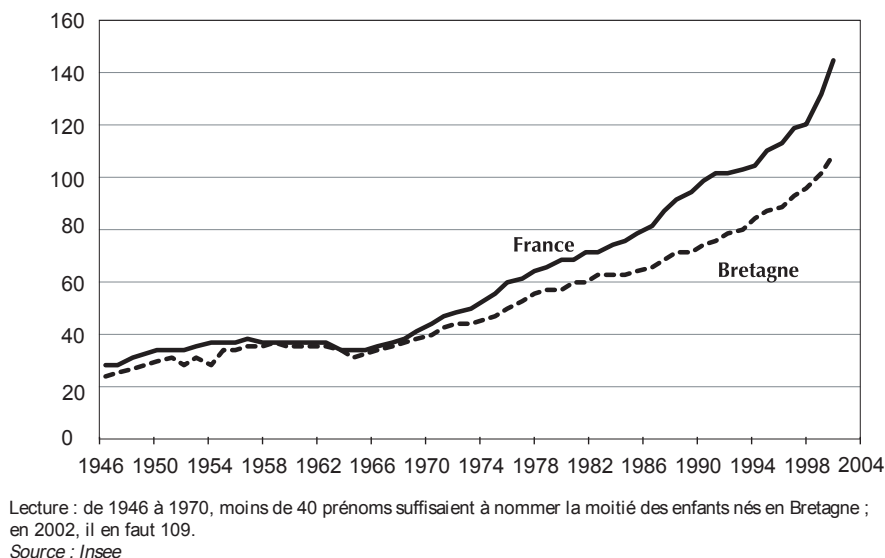


FIG. 1 – Nombre de prénoms nécessaires pour nommer la moitié d’une génération (graphique extrait de *Octant*, n°99, octobre 2004, p.2)

ce palmarès est renouvelé beaucoup plus rapidement et ne regroupe plus qu’un enfant sur six. La « durée de vie » des prénoms diminue : Pierre et André dominent pendant une quarantaine d’année, Sébastien à peine dix ans.

Aux prénoms choisis dans un stock limité par la loi (qui interdisait de choisir des prénoms autres qu’historiques ou inscrits dans les calendriers) et les coutumes ont succédé des prénoms piochés dans un stock beaucoup plus large : à la fois parce que la loi permet un nombre beaucoup plus grand de prénoms et parce que les parents ne reprennent plus systématiquement des prénoms en usage aux générations précédentes.

Ainsi, s’il fallait vingt prénoms pour nommer la moitié d’une classe d’âge en 1946, il en faut plus de cent-quarante aujourd’hui.

1.2 Un signe

L’étude des prénoms à la mode, c’est à dire ces prénoms les plus choisis une année donnée, loin de révéler une société de masse, où les milieux sociaux seraient tous parties prenantes, en même temps, d’un même mouvement, révèle au contraire une stratification sociale des goûts. Les « professions intermédiaires » adoptent ces prénoms plus fréquemment que les autres catégories socio-professionnelles, mais plus tardivement que les « cadres » (qui, s’ils sont les premiers dans le temps à adopter largement les prénoms qui seront

à la mode plus tard, sont aussi les premiers à les abandonner quand ces prénoms leur apparaissent trop communs). Ouvriers et agriculteurs adoptent ces prénoms plus tardivement, et ils restent en vigueur dans ces professions plus longtemps qu'ailleurs.

Toutes les classes sociales, tous les milieux sociaux, ne sont pas situés à cet égard au même plan. Certaines professions et catégories socio-professionnelles choisissent de préférence des prénoms exubérants, originaux, qui deviendront quelques années plus tard des prénoms « à la mode ». Ils « sont à la mode » quelques années avant les autres. D'autres professions (ouvriers agricoles, agriculteurs exploitants, ouvriers...) semblent préférer des prénoms « qui ont fait leurs preuves », des prénoms qui ne sont plus des prénoms très originaux au moment du choix. Comme s'ils choisissaient la sécurité.

Or ces dernières professions, entre 1930 et 1990, ont vu s'accomplir la chute de leurs effectifs (les agriculteurs bien avant les ouvriers) : ces milieux sociaux fournissent ainsi de moins en moins de prénoms. A l'opposé, les professions dont les choix sont plus « innovateurs » (des employés aux cadres en passant par les professeurs et surtout les « professions du spectacle, de l'information et des arts ») ont vu croître leurs effectifs. Par l'effet mécanique de la modification de la structure sociale, de plus en plus de prénoms donnés sont le résultat de choix « innovateurs » (Besnard et Desplanques, 1999, 101)

Le prénom est donc, aux yeux des sociologues mais probablement aussi aux yeux du reste de la population, un indicateur de position sociale : l'âge et le sexe peuvent être assez facilement estimés, le milieu social, globalement et en se trompant plus souvent, aussi. Cela est peut-être rendu encore plus facile avec ce que Besnard et Grange appellent « la fin de la diffusion verticale des goûts » : les prénoms de l'élite sociale (estimés à travers les prénoms donnés aux enfants des membres du *Bottin mondain*) se retrouvent de moins en moins diffusés dans la société française dans son ensemble. C'est à la naissance de « marchés onomastiques » stratifiés et bien différenciés que l'on assiste.

2 Un travail d'enquête

L'un des devoirs donnés dans ce cours était la réalisation d'un entretien dont le thème principal était le choix des prénoms. A la différence des données statistiques, qui relient une pratique à la profession du chef de ménage, les entretiens devaient permettre de retrouver le contexte du choix et de comprendre cette « forme de statistique spontanée, souvent pratiquée, qui consiste à tenter de rattacher les porteurs d'un prénom à une génération et pour certains prénoms au mois, à une origine sociale » (Bozon, 1987, 94). Les prénoms des frères et sœurs, ou des demi-frères, ou des cousins... forme probablement un groupe de prénoms dans lesquels il n'est pas possible de piocher, et en même temps, les deuxième et troisième prénoms, quand ils

existent, peuvent faire référence à ce stock familial. Autre exemple : l'autonomie professionnelle des femmes, la prise en compte de leurs diplômes, de leur origine sociale... semblaient autant d'éléments aptes à faire ressortir plus clairement les procédures présidant au choix des prénoms.

Ce qui apparaît alors beaucoup plus clairement qu'une sociologie de la mode est une sociologie de la famille, où le couple des parents (ou parfois la mère seule) manifeste clairement son autonomie. Quel changement historique avec la France rurale des siècles précédents, où la parenté spirituelle détenait le pouvoir de nommer :

C'est leur propre prénom que les parrains et les marraines transmettent à leurs filleuls de même sexe dans la quasi-totalité des cas en France. Les études statistiques menées à partir des registres paroissiaux attestent que telle est la coutume dans 60 à 90% des cas aux XVIII^e, XIX^e siècles et même dans les premières décennies du XX^e siècle, à la ville comme à la campagne. (...) Le fait de transmettre leur nom devient un privilège que les parents ne disputent pas aux parrains au risque de les offenser gravement. On voit ainsi comment certains prénoms passent par le biais du parrainage d'une paroisse à une autre ou d'un groupe social à un autre.

(...) S'il ne transmet pas son propre prénom, on reconnaît au parrain le droit d'en donner un de son choix. Dans les années 1930 au Pays-de-Sault [la région où enquête Agnès Fine], ils ont souvent été les agents de l'innovation introduisant des prénoms à la mode avec l'accord implicite des parents qui désiraient rompre avec la tradition des noms de famille. « La marraine a voulu que ma fille s'appelle Josette », « le parrain a exigé que l'enfant s'appelle Zéphirin » : c'est de cette manière qu'on répond à mon étonnement devant l'introduction de nouveaux prénoms. « Vous en avez une ici qui s'appelle Yvonne. On voulait la faire appeler comme sa grand-mère Elisabeth ; alors la marraine et le parrain ont dit : “Elisabeth, toujours ! on va lui mettre Yvonne, c'est un peu plus recherché” ». Dans ce cas les noms de parrains et des marraines apparaissent à l'état civil en deuxième ou troisième position.

Mais il s'agit là d'une pratique relativement récente. Jusqu'au premier tiers du XX^e siècle, le parrain ou la marraine transmettait son propre prénom au filleul de même sexe. (Fine, 1987, 858-859)

Des évolutions similaires apparaissent très clairement — mais à l'échelle d'une génération — dans les entretiens réalisés avec des familles où les grands-parents ont immigré en France métropolitaine en provenance du Maghreb. A l'arrivée en France, le choix des prénoms apparaît parfois comme une procédure permettant de manifester l'ensemble de la famille, comme en

témoigne cet extrait :

Mon grand frère Yahya, c'est ma grand-mère qui a choisi son prénom et... ma soeur, Fatima, c'est ma tante. Euh, et puis ma ptite soeur, Jahida, c'est son grand frère, Yahya. Euh... ma soeur, Anissa, on a fait une pioche, en fait on hésitait entre Linda et Camélia, et comme ma tante était aussi enceinte en même temps que ma mère, on a mis entre les deux. Ils ont pioché et on est tombé sur Anissa et ma tante sur Camélia. Et mon ptit frère, on a voté : on était partagé entre deux prénoms et finalement la majorité était pour Hazdine. Voilà. (Entretien réalisé par Fadoua Amri)

La même enquêtée reconnaît de suite que le choix du prénom de sa fille, Selma, s'est fait entre son mari et elle, et que ses parents, s'ils peuvent manifester leur goût pour tel ou tel prénom, n'ont pas vraiment leur mot à dire.

Un autre entretien relate assez directement le choc des habitudes :

Comment vos parents ont-ils réagi face à ces prénoms ?

Ben ils ont plutôt bien réagi, mais eux, ils avaient déjà envisagé des prénoms pour mes enfants avant leur naissance. Sarah, ils voulaient que je l'appelle Fatima. Amine, c'était Mohamed. Mais pour Yanis, ils n'ont pas cherché, enfin je crois parce qu'ils ne m'en ont pas parlé, alors que pour les deux autres, ils avaient beaucoup insisté. Peut-être qu'ils se sont mis dans la tête que je n'allais pas les écouter, encore une fois. (Entretien réalisé par Fanta Camara)

C'est bien le couple qui, en France, s'arroge le droit de choisir, et qui prive de ce droit les ascendants : et la résistance, au long des années et des enfants, s'épuise. Le but assigné au prénom par les parents est alors de représenter l'individualité de l'enfant – et en retour celle des parents.

2.1 Les autres prénoms

Les autres prénoms, deuxième ou troisième, sont à première vue invisibles : ils « mènent le plus souvent une existence clandestine » (Vernier, 1999, 112). Les enquêté-e-s (ce sont le plus souvent des femmes) ont assez souvent du mal à préciser les autres prénoms de leurs demi-frères ou de leurs cousines ou tantes, alors même que le choix de ces autres prénoms pour leurs enfants a été l'objet d'une sélection consciente. Selon l'ethnologue Bernard Vernier, « [L]e trait le plus caractéristique du système [formé par les prénoms] est le principe d'alternance. [L]orsqu'un enfant porte deux prénoms d'origine familiale, le premier le rattache à un côté parental et le deuxième à l'autre » (Vernier, 1999, 113). Un principe d'alternance qui vient renforcer le

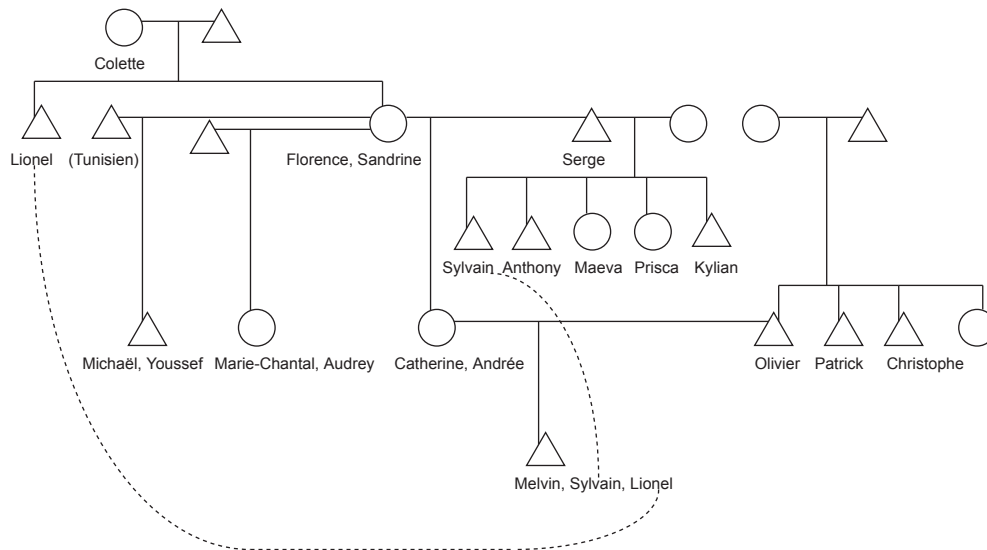


FIG. 2 – La famille de Catherine, mère de Melvin, entretien réalisé par Maria Ben Moussa

caractère ni matrilinéaire, ni patrilinéaire, mais indifférenciée, de la parenté française.

Les écarts aux règles de ce système sont ainsi révélatrices. Catherine¹, qui a pour deuxième prénom Andrée, celui de la marraine de sa mère, et qui donne à son fils les prénoms de son oncle maternel (décédé) et d'un de ses demi-frères (décédé lui aussi). Après avoir hésité entre Kingsley et Marvin, c'est finalement Melvin qui est choisi, un prénom qui selon l'enquête « fait stylé » (tout comme Stecy, le choix possible pour une fille). Mais le « deuxième prénom, c'est pas la même chose (...). Ca nous fait rappeler les gens qui sont plus là, on se souvient encore d'eux, quoi, on les oublie pas ». Mais au contraire du prénom retenu pour un de ses demi-frères, Michael, Youssef, (dont le deuxième prénom rappelle le souvenir de son père, d'origine tunisienne), elle n'a retenu que des prénoms faisant référence à son ascendance (la lignée maternelle de son fils).

La plupart des entretiens révèle cependant un usage moins réglé des deuxièmes et troisièmes prénoms : plutôt que de rechercher un prénom issu du stock familial (celui d'un oncle, d'une tante, d'une grand-mère...) c'est fréquemment sur un type de prénom que s'effectue le choix. Ainsi « Mohamed » a-t-il pu être choisi pour symboliser une origine arabe sans que ce prénom semble figurer dans la parenté proche.

¹Catherine est cuisinière et son copain est boucher, sa mère et son père — séparés — exercent eux aussi des professions manuelles. Elle habite chez sa grand-mère maternelle.

Les « autres » prénoms permettent donc assez souvent de conjuguer la recherche de l'originalité présente dans le premier prénom (la manifestation de l'individualité de l'enfant) et inscription dans une lignée familiale — dont l'existence n'est parfois pas assurée par les liens juridiques mais par la communauté de résidence — ou une lignée symbolique (ethnique, régionale ou nationale)...

2.2 Mobilité sociale et choix du prénom

Un des intérêts des entretiens est lié à la possibilité de repérer, dans certains cas, une histoire familiale tournée vers l'ascension sociale, dans laquelle la migration tout comme le choix des prénoms joue un rôle important. Ainsi la famille de Séryne : ses arrières-grands pères étaient paysans au Maroc, son grand-père maternel chauffeur de taxi et sa grand-mère maternelle assistante maternelle, sa mère est journaliste et l'une de ses tantes a une maîtrise de droit. Son père possède son commerce... et réside dans une commune riche et de droite située dans le département des Hauts de Seine.

Poussée dans ses retranchements par l'enquêtrice, l'enquêtée, Manel, finit par reconnaître :

Vous pensez que le prénom a un impact sur un CV ou un dossier ?

Ah oui ! Ah oui ! Complètement ! J'aurai appelé ma fille « Fatima » ça n'aurait pas été la même chose.

Vous pensez ?

Ah oui (rires) ! J'en suis persuadée parce que dans un CV... dans un CV... écoutez, on lit d'abord... on voit la photo... on lit d'abord le prénom ! (...) c'est vrai que j'ai d'abord choisi ces prénoms par rapport à ça, c'est vrai je m'en rend compte maintenant que j'ai d'abord pensé à leur bonne intégration.

(Entretien réalisé par Samira Zouag)

A la mobilité sociale se conjuguent une mobilité géographique (du Maroc à la Seine-Saint-Denis, du « Neuf trois » à une commune sans « cité ») et une « mobilité » des prénoms (même si, comme le remarque l'auteure de l'entretien, Cheryne et Farah font leur meilleur score en Seine-Saint-Denis). Le prénom semble ici anticiper et chercher à forger le destin social de l'enfant.

Mais les processus menant au choix des prénoms de la « troisième génération » (les petits enfants d'immigrés du Maghreb) ne diffère pas nécessairement de ceux des autres prénoms. Une partie des entretiens révèle la place des prénoms dans les classements sociaux : ils servent bien de base à une statistique spontanée — pas nécessairement vérifiable — où « toutes les Virginie sont bien foutues » (pour résumer un entretien réalisé par Christophe Malsa) mais aussi — plus vérifiable — où les Parisiens semblent choisir des vieux prénoms en espérant faire preuve d'originalité. Le prénom a bien, pour

le sens commun tout autant que pour le (la) sociologue, une importance sociale pour l'un, scientifique pour l'autre.

Conclusion

Relations de pouvoir au sein de la famille, mécanisme de la mode, hiérarchie sociale... le prénom et son choix permettent d'aborder quelques questions sociologiques sous des angles variés : analyse de tableaux statistiques, construction et réalisation d'entretiens...

Références

- Philippe BESNARD : Pour une étude empirique du phénomène de mode dans la consommation des biens symboliques : le cas des prénoms. *Archives européennes de sociologie*, XX:343–351, 1979.
- Philippe BESNARD et Guy DESPLANQUES : Les catégories socioprofessionnelles à l'épreuve de la stratification temporelle des goûts. *Revue française de sociologie*, XL:97–109, 1999.
- Philippe BESNARD et Cyril GRANGE : La fin de la diffusion verticale des goûts? (prénoms de l'élite et du vulgum). *L'Année sociologique*, 43:269–294, 1993.
- Michel BOZON : Histoire et sociologie d'un bien symbolique, le prénom. *Population*, (1):83–98, 1987.
- Guy DESPLANQUES : Les enfants de michel et martine dupont s'appellent nicolas et céline. *Économie et statistique*, 184:63–83, 1986.
- Agnès FINE : L'héritage du nom de baptême. *Annales ESC*, 4:853–877, 1987.
- Jean-Pierre HASSOUN : Le choix du prénom chez les hmong de france. *Revue française de sociologie*, XXXVI:—?—, 1995.
- Lilliane KUCZYNSKI : La dictature du nom : du patronyme au pseudonyme chez les marabouts africains de paris. *L'Homme*, pages 101–117, 1999.
- Bernard VERNIER : *Le visage et le nom, contribution à l'étude des systèmes de parenté*. coll. Ethnologies - controverses. PUF, Paris, 1999.

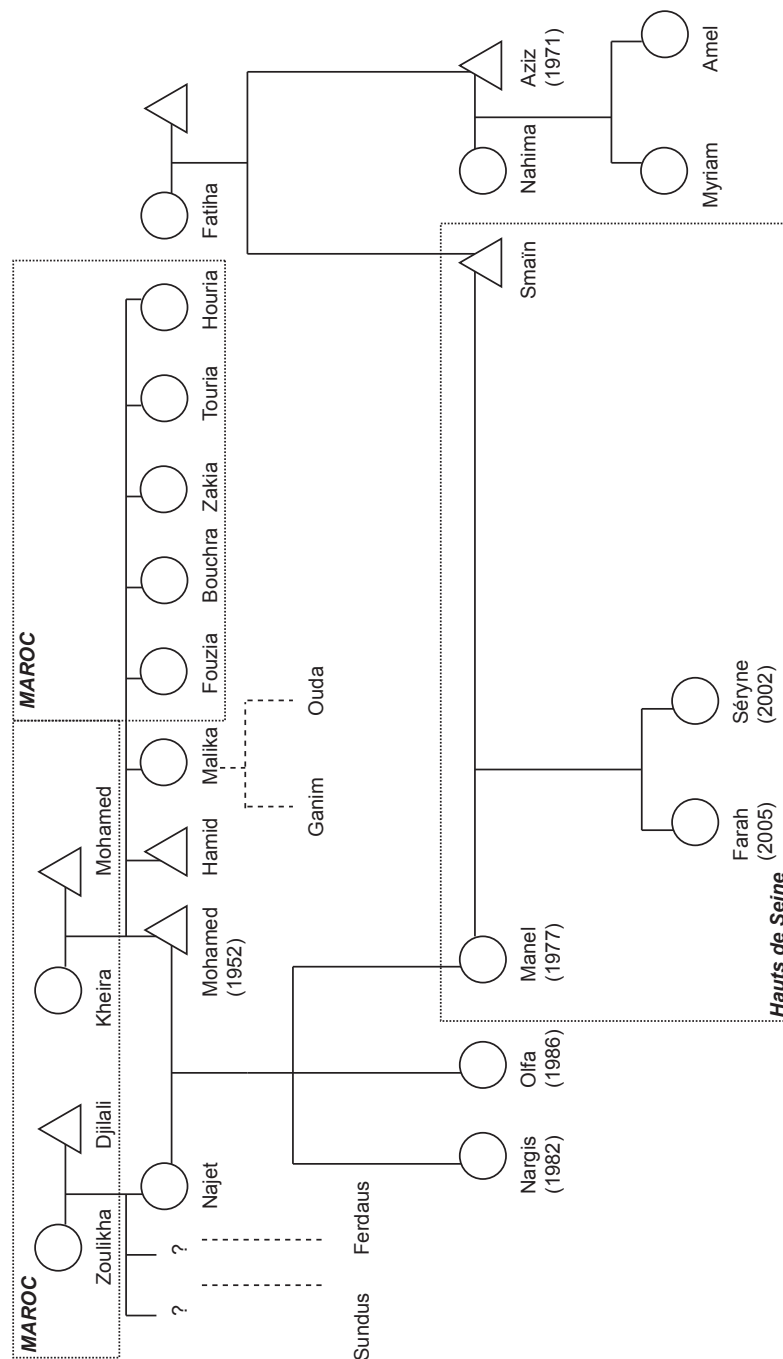


FIG. 3 – La famille de Manel, mère de Séryne, entretien réalisé par Samira Zouag